



24 25 FILMS
Une société Mediawan
Présente

LES BRAISES

UN FILM DE
THOMAS KRUTHOF

AVEC
VIRGINIE EFIRA ET ARIEH WORTHALTER

AU CINÉMA LE 5 NOVEMBRE

DISTRIBUTION

Wild Bunch
12 rue de Crussol
75011 Paris
distribution@wildbunch.eu

France – Durée : 1h42 - Scope - Couleur - 5.1

Dossier de presse et matériel iconographique
disponibles sur www.wildbunchdistribution.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec
Vanessa Fröchen
presse@granecoffice.com



SYNOPSIS

Karine et Jimmy forment un couple uni, toujours très amoureux après vingt ans de vie commune et deux enfants. Elle travaille dans une usine ; lui, chauffeur routier, s'acharne à faire grandir sa petite entreprise. Quand surgit le mouvement des Gilets Jaunes, Karine est emportée par la force du collectif, la colère, l'espoir d'un changement. Mais à mesure que son engagement grandit, l'équilibre du couple vacille.



ENTRETIEN AVEC THOMAS KRUIHOF

Votre désir initial était-il de filmer un couple de cet âge-là, traversant sa première crise grave, ou est-ce le mouvement des Gilets jaunes qui s'est imposé ?

Dans les deux cas, il s'agit d'engagement. Avec mon co-scénariste Jean-Baptiste Delafon, nous avons déjà exploré les ressorts intimes de l'engagement dans « Les promesses », mais Isabelle Huppert et Reda Kateb incarnaient alors des professionnels de la politique. Cette fois, nous voulions aborder la politique sans le métier, sans la quête de pouvoir : raconter la découverte de l'engagement militant et observer la façon dont il peut entrer en collision avec la vie amoureuse, la vie familiale. Quand on est un simple citoyen qui s'engage sans y avoir été préparé tout en menant une vie déjà bien remplie, les enjeux ne sont pas les mêmes que pour celui ou celle dont c'est le métier. L'irruption soudaine de la politique dans la vie personnelle et familiale est d'une grande violence.

C'était aussi le moyen de mêler la grande et la petite histoire, l'intime et le collectif. Entremêler l'idéal de solidarité et le couple, y compris d'ailleurs dans sa dimension politique, parce que vivre ensemble longtemps relève d'une vision du monde qui se construit à deux. Est-ce qu'on peut continuer à s'aimer quand on ne partage plus la même croyance en l'avenir ?

L'idéal politique s'incarne à travers les Gilets jaunes. Pourquoi ce mouvement-là ?

D'abord parce que c'est le plus grand mouvement de contestation sociale de notre histoire récente, qui résonne encore fortement sept ans après, et qui n'a quasiment pas été traité au cinéma par la fiction. Et puis surtout parce que c'est un mouvement très spontané qui a eu la particularité d'initier des centaines de milliers de citoyens au militantisme politique, hors des structures traditionnelles d'engagement. Tout part de la hausse de cette taxe sur le carburant et du sentiment d'être méprisé par les politiques ignorant leur mode de vie dans lequel la voiture est vitale. Mais très vite, les revendications deviennent plus amples, plus structurelles, et remettent en cause le fonctionnement de la démocratie.

Le traitement des Gilets Jaunes par les médias s'était beaucoup focalisé sur les affrontements dans les manifs, avec une tendance à réduire le mouvement à certains débordements de violence physique et verbale. Nous, on avait envie de raconter les choses de l'intérieur d'un groupe, d'un personnage, et on a commencé le processus d'écriture par des rencontres avec des Gilets Jaunes.

Y a-t-il une personne réelle qui a inspiré le personnage de Karine ?

Tous les gens qu'on a rencontrés nous ont inspirés. On a recueilli des témoignages d'abord en Bretagne et en Haute Loire, puis à Limoges et Angoulême où le film a été tourné. Il y avait chez tous du plaisir à se remémorer le premier rassemblement, le lien social, les amitiés nouées qui avaient perduré, l'effervescence de croire qu'ils pouvaient changer le monde ensemble, même un peu. Bien sûr, le durcissement de la lutte, la fin du mouvement et son absence de débouché politique, ont aussi laissé des traces en eux. Mais ils n'avaient pas de regrets quant à leur découverte de l'engagement politique, et de ce que cela avait changé en eux.

Quels ont été vos priorités de mise en scène pour filmer cette lutte ?

Le choix du format d'image était important dans un film dont les deux décors principaux sont, d'une certaine manière, la foule et la cuisine de Karine et Jimmy. Avec Christophe Beaucarne, le chef opérateur du film, on a décidé de tourner en scope — évidemment pour capter la dynamique collective, mais aussi parce que c'est un format intéressant pour les scènes plus intimistes : il raconte mieux l'espace entre les corps, la proximité ou la distance et leurs tensions. Il y avait aussi cette idée que le mouvement des Gilets Jaunes avait été raconté presque exclusivement en 16/9, à travers la télévision, et en format vertical sur les smartphones. Choisir un cadre plus ample, avec une palette sélective de couleurs vibrantes, c'était une manière de déplacer le regard.

Il fallait donner le sentiment d'immersion dans la vie, dans le tumulte. Les braseros, la fumée, les uniformes, les cris, les chants, les sirènes se sont imposés naturellement comme des motifs visuels et sonores. Le film devait faire ressentir ce souffle collectif, dans les moments de communion comme dans les moments de désaccord, et aussi capter le chaos quand les actions ou les manifestations tournent mal.



Revenons à vos personnages. Ils sont complexes et construits avec minutie...

Ils sont faits de multiples strates et de contradictions, et ce qu'ils traversent les rend sans doute plus complexes encore. L'engagement de Karine répond à plusieurs moteurs, à commencer par le fait d'être mère d'adolescents. Car les enfants nous relient fortement à l'avenir du monde. Qu'est-ce qu'on veut leur laisser ?

Karine est une femme qui s'émancipe, non pas d'un statut d'épouse assujettie, elle ne l'a jamais été, mais elle a le sentiment que sa vie a été régie par des règles décrétées par d'autres, et elle veut désormais avoir voix au chapitre. Elle se découvre une utilité autre, elle trouve un territoire d'expression, une pertinence, une soif d'apprendre. Toutes les facettes de sa vie se retrouvent impliquées et atteintes par sa découverte de l'engagement. Mue par une énergie nouvelle proche de la foi, elle pense qu'elle peut tout concilier, le travail, l'amour, les enfants, les travaux de la baraque ... et la lutte.

De son côté, Jimmy est à la fois dans le concret et soumis aux mêmes questions sur sa liberté, sa capacité à s'émanciper tout en œuvrant pour sa famille. Ce sont deux caractères très forts, unis depuis longtemps, et séparés, le temps du film, par des réponses divergentes à des problématiques similaires.



Jimmy est un homme d'action et en même temps, c'est un romantique ...

Je crois qu'il a l'impression de perdre sa femme à mesure qu'il la voit s'investir, même si au départ il est content pour elle. Mais il est plus individualiste, il a le désir de tracer sa route, de faire croître son entreprise, de construire sa vie avec beaucoup de courage. Il a une véritable aspiration à réussir, et se voit un peu comme le héros de sa famille. Karine et Jimmy incarnent au fond les deux versants d'une question universelle et très actuelle : faut-il rejoindre l'action collective dans l'espoir, même fragile, de changer la société, ou bien poursuivre sa route en solitaire, en tentant simplement de préserver les siens dans un monde de plus en plus chaotique ?

Les enfants, eux, sont assez peu mobilisés, même le fils qui à un moment semble très intéressé par les Gilets Jaunes... Portrait d'une génération ?

Nous n'avons aucune velléité de faire un portrait générationnel mais quand vous êtes parent d'adolescents, ils vous bousculent. J'avais envie d'enfants qui se questionnent, qui ont leurs propres désirs, leurs excès, leur propre force. Leurs opinions sont déjà marquées, ils ont leur manière à eux de voir les choses, et si Enzo, le fils, semble un instant prêt à s'investir du côté des idées de sa mère, en fait, il garde sa trajectoire. Il faut dire que, vu de l'extérieur, être militant réclame beaucoup de temps et d'énergie pour généralement peu de résultats. Anaïs, elle, a moins de curiosité que son frère pour la politique mais elle se sent concernée par la vie de sa mère.



Karine et Jimmy retapent leur maison. Vous filmez ce travail-là avec beaucoup d'attention, comme une chose précieuse, belle...

J'avais envie de filmer leurs gestes comme un partage. C'est un ouvrage qui les rapproche et qui incarne leur projet de vie. Ils passent de l'enduit, ce n'est pas une œuvre d'art mais ils ont une gestuelle commune, douce, que je n'ai même pas cherché à chorégraphier d'ailleurs. C'est aussi une manière de raconter le quotidien et l'harmonie de ce couple. Leur histoire d'amour ne se raconte pas qu'avec des élans fougueux et des déclarations mais surtout à travers des gestes accomplis au jour le jour, des habitudes, des regards, des attentions infinitésimales, et je trouve que c'est quelque chose qu'on voit assez peu au cinéma.

Plus généralement, le travail est au cœur du film. Ce sont des gens qui bossent dur.

C'est un film où on ne peut pas passer outre le boulot des personnages. Il tient leur vie. Et il est au cœur du mouvement des Gilets Jaunes.

On ne pouvait pas parler de colère sociale avec une vision désincarnée du monde du travail. Il fallait du concret, des gestes, des contraintes physiques, ces détails qui font la chair des choses et permettent de ressentir en peu de temps leurs efforts.

Les scènes de Virginie Efira dans l'usine agroalimentaire ont été tournées pendant de vraies journées de production. Et Ariele Worthalter a appris à conduire un poids lourd.

Le film parle d'amour et de révolution, mais les vies des personnages sont constamment ramenées à un quotidien éprouvant, à des problèmes matériels de pouvoir d'achat et de rapports de force.

Vous avez écrit le scénario en pensant à Virginie Efira et Ariele Worthalter ?

Nous n'avons pas écrit pour des acteurs en particulier, parce qu'il s'agissait avant tout de trouver un couple. Quand j'ai imaginé Virginie dans le rôle, la question était immédiatement : avec qui ? C'est un couple vivant ensemble depuis 20 ans et leurs présences, leurs manières d'être doivent suffire à le dire. Je les ai rêvés tous les deux, je trouvais que c'était un couple crédible, presque naturel et qui en même temps dégage une vraie force romanesque à l'écran. Souvent l'alchimie entre deux acteurs vient d'une affinité ou d'une admiration mutuelle dans le travail. L'entente et la complicité entre Virginie et Ariele ont permis de donner corps à l'histoire de Karine et Jimmy, de trouver des nuances dans l'évolution de la relation qui n'étaient pas présentes à l'écriture.

L'écriture du scénario semble très précise. Y a-t-il eu des changements au tournage ou au montage ?

Dans sa structure, le scénario a été respecté, mais le film s'est écrit jusqu'au bout, avec des lectures et des répétitions, de nouvelles idées qui germaient, des scènes modifiées la veille ou sur le plateau. Notamment pour toutes les scènes de groupe, où tout ne peut pas être écrit, il faut un peu d'impro. Il faut de la liberté pour les acteurs, qu'ils s'écoutent, qu'il se coupent la parole, qu'il y ait du chaos, pour que la scène vibre au-delà de son enjeu dramatique.

Les décors aussi sont susceptibles de modifier ce que j'avais prévu. Nous avons notamment dû réécrire en partie la séquence où les « bisons » découvrent leur rond-point brûlé. On venait d'y tourner des scènes joyeuses durant plusieurs jours, mais quand Jean Rabasse, le chef déco, a mis le feu à la cabane, et qu'on s'est retrouvés devant ce spectacle lugubre, on a tous ressenti une émotion. Dès lors, la tonalité de la séquence a évolué, il y avait des dialogues dans le scénario qui n'avaient plus lieu d'être.

Une trentaine de Gilets Jaunes et de militants d'Angoulême et Limoges ont participé régulièrement au tournage et nous ont nourris de leurs conseils et de leurs remarques. Il y avait naturellement une émotion palpable à reconstituer des moments qui se rapprochaient de leur expérience, sauf que là, le projet collectif, c'était la fabrication d'un film. Le dernier soir du tournage, ils devaient poursuivre la voiture de Macron, une séquence inspirée de la visite du Président au Puy en Velay en décembre 2018. Je me disais qu'il ne fallait pas faire beaucoup de prises, qu'ils se fatigueraient vite à courir et crier dans le froid. Mais ils étaient tous portés par une énergie impressionnante, prêts à tourner encore et encore.

Il y avait une vraie harmonie entre les acteurs, les vrais militants et l'équipe technique. On cherchait à obtenir une vibration collective qui a opéré sur le tournage et qui je crois transparaît à l'image.

La scène du tribunal est particulièrement dure...

On s'est appuyés sur des témoignages de Gilets Jaunes et d'avocats, qui nous ont dépeint une Justice pour le moins expéditive et souvent méprisante et ce, dès le début du mouvement. Il y avait une volonté de les dissuader de revenir manifester et aussi, on le voit plus tard dans le film, des interpellations à l'abord des grandes villes les jours de manifs, avant même qu'elles n'aient commencé.



Comment la scène du repas de Noël s'est-elle imposée ?

Le cœur du film, c'est l'évolution du couple, et on sait qu'à Noël, lors d'un repas de famille, les tensions peuvent s'exacerber. On imaginait que le spectateur pouvait se dire : voilà, ils vont parler politique et ça va vriller. Ça nous plaisait avec Jean-Baptiste Delafon de déjouer cette attente avec le récit du souvenir de la rencontre. Pour cette scène on a pensé à Claude Sautet, à sa manière de plonger le spectateur dans une scène de groupe sans préliminaire.

C'est le seul moment où l'on se retourne sur le passé de ce couple. En général, je me méfie de la préhistoire des personnages : d'où viennent-ils, à quoi ressemblent leurs familles, leurs enfances etc. On ne parle pas du tout des parents de Karine par exemple. Mais cette idée de se souvenir du moment où Jimmy et Karine s'étaient rencontrés nous permettait de situer ce couple, un couple amoureux de sa propre mythologie ...

Pas de biographies précises de vos personnages, alors ?

Non. On en parle un peu à l'écriture bien sûr, parfois aussi il reste des traces de scènes qu'on a coupées. Il arrive que les acteurs me posent des questions mais le plus souvent ils se racontent eux-mêmes l'histoire de leur rôle à partir du scénario. Et je préfère que le spectateur rencontre le protagoniste à travers son incarnation par le comédien plutôt qu'à travers le récit d'histoires passées. Je n'aime pas recourir aux « back stories », souvent elles racontent trop et « psychologisent » les personnages.

Le titre du film, « Les braises », suggère que ce mouvement porteur d'espoir continue de brûler...

C'est un titre qui résonne autant pour la passion amoureuse que pour la contestation. Il parle de ce qui couve, de ce qui hésite à flamber ou à s'éteindre, cet entre-deux où se tient le film – entre tension sociale et fragilité intime. On est au plus près de ce couple, on ressent ses grosses secousses comme ses micro-agressions. À la fin, Jimmy s'est rapproché de Karine, il a fait l'effort de la comprendre sans pour autant devenir Gilet Jaune. Tout reste en suspension. Rien ne sera simple entre eux, mais quelque chose tient malgré tout : leur lien, inaltérable, auquel ils choisissent de croire.



LISTE ARTISTIQUE

Karine Virginie EFIRA

Jimmy ArieH WORTHALTER

Magali Mama PRASSINOS

Anaïs Justine LACROIX

Enzo Loup PINARD



LISTE TECHNIQUE

Un film de	Thomas KRUTHOF
Produit par	Thibault GAST Matthias WEBER
Producteur Associé	Jean-Baptiste DELAFON
Producteur Exécutif	David GIORDANO
Scénario	Jean-Baptiste DELAFON Thomas KRUTHOF
Casting	Michaël LAGUENS
Directeur de la Photographie	Christophe BEAUCARNE A.F.C. S.B.C
Son	Nicolas PROVOST
Musique Originale	Grégoire AUGER
Décors	Jean RABASSE A.D.C
Costumes	Carine SARFATI
Maquillage	Amélie BOUILLY GARNIER
Coiffure	Mathieu GUÉRAÇAGUE
Scripte	Christine RICHARD-SIVAN
1 ^{er} Assistante Réalisation	Laure PREVOST
Direction de Production	Thomas BERTHON-FISCHMAN
Montage Image	Jean-Baptiste BEAUDOIN
Montage Son	Jon GOC, Guadalupe CASSIUS
Mixage	Alexandre WIDMER
Régisseuse Générale	Anne-Sophie DUPLESSIS
Chef Électricien	Olivier DIRKSEN
Chef Machiniste	Nils MOREAU

Société de production 24 25 Films - Une société Mediawan

En coproduction avec Wild Bunch, France 3 Cinéma,
Atelier de Production, Kallouche Cinéma,
Les Films Velvet, Srab Films,
Panache Productions,
La Compagnie Cinématographique,
Proximus, BeTV & Orange

Avec la participation de France Télévisions, Canal +, Ciné+ OCS

Avec le soutien de La région Nouvelle-Aquitaine

En partenariat avec Le CNC

Et l'accompagnement d' ALCA, Entourage Sofica 3, Tax Shelter,
La Sacem

En association avec Elle Driver

Distribution France Wild Bunch

Ventes Internationales Elle Driver